

DÉVELOPPEMENTS
DE LA CLINIQUE DE WINNICOTT

Collection « Transition »

Dirigée par Jean Claude Rouchy

Creuset de recherches qui interrogent le rapport entre la réalité psychique et son inscription sociale, culturelle, historique, groupale et familiale, tel est l'espace transitionnel qu'ouvre cette collection.

Transition : une pensée analytique, une capacité d'établir des liens entre différentes perspectives des sciences humaines (psychanalytiques, psychosociales, culturelles, sociales, anthropologiques, philosophiques, historiques...) qui prennent sens dans leur conjonction.

L'objet de la collection est de faire connaître les travaux de praticiens qui ouvrent de nouvelles voies à la compréhension des processus inconscients en référence à leur expérience clinique, psychothérapeutique, sociale et culturelle.

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Jean-Pierre Lehmann

**DÉVELOPPEMENTS
DE LA CLINIQUE DE WINNICOTT**

**Avatars des régressions
et masochisme féminin**

Collection « Transition »

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the lowercase letters 'rès'.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1946-2
Première édition © Éditions érès 2007
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

*À Isabelle qui a accepté que soit rapportée
cette histoire et s'est donné la peine d'en
rectifier quelques erreurs.*

*À Colette, Marie-Claude, Alain et Daniel
qui m'ont incité à écrire ce livre.*

*À Michèle qui en a été la première lectrice
attentive.*

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	9
AVATARS DES RÉGRESSIONS.....	11
L'histoire d'Isabelle et de Carmen.....	11
Premières rencontres.....	13
Reprise du travail.....	28
Les régressions malignes.....	55
Une folie à deux.....	60
Les sentiments transférentiels de l'analyste.....	71
Épilogue.....	75
LES PASSIONS AMOUREUSES.....	77
Écritures de la passion.....	77
Qu'en disent les psychanalystes ?.....	84
Qu'en a-t-il été, de fait, pour Freud ?.....	85
Lacan et les passions.....	91
Les élèves de Lacan.....	93
LE MASOCHISME FÉMININ.....	99
Le questionnement freudien sur le masochisme.....	100
La défense par Suzanne Lilar du masochisme féminin.....	102
Un regard sur le mouvement de l'écriture freudienne.....	106
Les contributions féminines à la question du masochisme féminin.....	108
Ce qui s'est écrit par la suite.....	124
Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine.....	125
De quelques autres contributions d'analystes de la SPP.....	129
Dans l'orbite de Lacan.....	136

De l'orbite à son centre	140
Et les élèves de Lacan ?	142
Remarques à propos de cette somme scripturaire.....	153
L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE	157
Passion du Christ	157
Des poétiques spirituelles	158
Les violences de l'Amour	159
Les ardeurs des Méditerranéennes	161
Les discours amoureux au royaume de France	163
COMMENT LA FÉMINITÉ VIENT AUX FILLES ?	169
Pour Freud	169
Après Freud	173
L'amatride	176
Et le ravage	178
Le féminin dans l'œuvre de Winnicott	180
<i>Le clivage des éléments masculins et féminins</i>	182
<i>Les éléments masculins et féminins à l'état pur</i>	190
<i>Les identifications croisées</i>	193
Élaboration de la position dépressive et devenir du féminin et du masculin	196
Destins de la féminité et masochismes	204
ÉPILOGUE	211
BIBLIOGRAPHIE	213
INDEX DES NOMS PROPRES	217

Avant-propos

En rédigeant *La clinique analytique de Winnicott*, je n'avais pas la prétention de rendre compte, de manière exhaustive, de toute sa pratique et de la théorie qui la soutenait. Je n'avais visé qu'à offrir au lecteur des repères pour percevoir la genèse de cette théorie se constituant à partir de 1935, jusqu'en 1970. Je souhaitais aussi en expliciter les concepts fondamentaux. Mais j'avais bien conscience que, pour que cet écrit demeure assimilable, je ne pouvais pas, quelque riches qu'ils soient, les prendre tous en considération. Je n'envisageais cependant pas, en achevant la rédaction de ce volume, d'en écrire un autre pour combler les lacunes du premier.

Ce sont des événements survenus depuis lors – bonne ou mauvaise fortune ? – qui m'ont incité à reprendre la plume. Essentiellement deux. Le premier est d'avoir été interpellé par l'histoire d'Isabelle et de Carmen. Il m'a amené à remettre sur le métier l'ouvrage tissant les questions attendantes à « la régression à la dépendance », bien que celles-ci aient déjà été au centre de plusieurs chapitres de *La clinique analytique de Winnicott*.

Le second est né de ma participation à un groupe de travail du Cercle freudien qui avait comme objet le séminaire *L'angoisse* de J. Lacan. Nous nous étions attelés à la lecture des articles sur le contre-transfert ainsi qu'aux commentaires des premiers élèves auxquels Lacan avait demandé d'exposer la teneur de ces textes, lors de son séminaire. Mais apparaissaient également, dans la transcription du séminaire, à plusieurs reprises, des énoncés concernant sadisme et masochisme, y compris le masochisme dit féminin. Cela m'a conduit à aller lire ou relire les principaux écrits qui avaient déjà traité de ces questions depuis qu'elles avaient été soulevées par Freud.

Il m'a, en effet, de toujours, semblé nécessaire de scruter les textes analytiques que d'autres analystes ont repris, quelquefois pour y prendre

appui mais bien souvent aussi pour les critiquer, sinon pour les descendre, afin de me faire une opinion – une de plus – sur les fondements des affirmations des uns et des autres. Cela ne fait-il pas partie de la formation jamais achevée d'un psychanalyste ? D'où l'abondance, dans ce livre, de citations de fragments des susdits divers auteurs. Cette abondance, qui pourra paraître profuse à certains, m'a semblé néanmoins indispensable pour que le lecteur puisse lui-même, à son tour, se forger son opinion. J'ai, bien sûr, également avancé une thèse que je pourrai, pour la dire dès à présent en peu de mots, énoncer sous cette forme : l'intelligence des processus entrant en jeu dans la formation des masochismes, tant féminin que moral, intelligence nécessaire à l'analyste pour s'employer à aider l'analysante à franchir de très forts points de butée en certaines cures, ne peut se dispenser de prendre en compte ce qui se joue ou n'arrive pas à se jouer dans l'élaboration de la position dépressive.

C'est en ce point que j'ai été entraîné à remettre à l'étude cette part essentielle tant de la pratique que de la théorie de Winnicott, et à la considérer sous quelques aspects que j'avais moins envisagés dans le livre précédent, y incorporant cette fois tout ce que Winnicott avait pu avancer concernant le féminin et le masculin. Cet ensemble a ainsi constitué la troisième partie de ce volume.

Faisant lien entre la première et cette troisième, est venue, comme si cela allait de soi, une deuxième partie traitant des passions amoureuses, sujet qui n'a pas cessé et ne cesse encore pas d'être également objet de discussion dans la communauté analytique.

Puis-je espérer que quelques lecteurs auront la persévérance qui ne peut manquer d'être nécessaire pour suivre ce long parcours quelque peu sinueux, à seule fin de se rendre compte par eux-mêmes de ce que la théorie de Winnicott est susceptible d'apporter, même en des points dont il n'avait pas eu l'occasion ou le temps de traiter explicitement ?

Cela devrait-il nous empêcher de nous risquer à mettre nos pas dans la suite de sa clinique pour avancer un peu plus loin ? J'ai fait le pari que ce « *playing* » en valait la chandelle !

Avatars des régressions

L'histoire d'Isabelle et de Carmen

Il est loin d'être rare d'entendre des histoires de passions amoureuses qui s'achèvent dans les larmes. Ce n'est pas non plus exceptionnel au cours de cures analytiques.

Un beau jour, j'en ai trouvé un témoignage en ouvrant un courriel sur mon ordinateur. Il était ainsi rédigé :

« Monsieur, si Winnicott était encore en vie, je n'aurais pas hésité à remuer ciel et terre pour qu'il me reçoive... Je viens de lire, par hasard (?) votre livre... Je l'ai lu dans un brouillard mental, "à l'instinct". Les réponses dont j'ai besoin s'y trouvent, au moins d'un point de vue théorique, je le sens, encore faudrait-il qu'elles puissent s'incarner pour moi.

"L'enfant à l'intérieur de moi est en train de mourir"... Ces mots s'imposent à moi depuis quelques jours. Après deux ans et demi de travail thérapeutique intense, alors qu'après beaucoup de difficultés, d'angoisse et de résistance, je touchais le cœur de moi-même à travers une dépendance quasi totale à ma thérapeute, celle-ci "[m']a lâchée".

En une fois. Un jour elle m'assurait encore de sa présence, de la permanence de son désir et de sa solidité, le lendemain elle m'asphyxiait sous un déferlement de haine et de rejet, me reprochant de l'avoir dévorée.

Appelant spontanément à la rescousse un faux *self* solide et bien organisé, j'ai encaissé sans trop de dommages, pouvant comprendre que, sans le vouloir consciemment, je l'avais atteinte dans une fragilité particulièrement douloureuse dont elle n'avait pas conscience. Je lui ai laissé du temps pour essayer d'élaborer ce qu'il se passait pour elle puis je l'ai entendue me dire que son attachement pour moi n'avait pas changé mais qu'elle m'avait donné tout ce qu'elle pouvait et que j'étais

maintenant assez grande pour voler de mes propres ailes : au revoir et bonne route.

J'ai souhaité la croire : elle en avait vraiment besoin, moi aussi.

Tout ce processus a débuté il y a deux mois. Je m'en suis admirablement sortie : l'adulte en moi a intégré tout cet attachement, a compris et excusé la défaillance, a souhaité y survivre et offrir un "holding" suffisamment bon à l'enfant intérieur en croissance. Tout va bien... si ce n'est que quelque chose en moi meurt et me quitte, quelque chose qui est moi et qui n'a pas de mots, pas de sentiments (dans le sens de l'alter/autre différencié) et peut-être même pas de soma si ce n'est dans cette sensation "en négatif" de son démantèlement. Quelque chose, quelque moi sans lequel je ne peux désormais plus vivre. Ne serait-ce mes enfants réels et une furieuse envie de vivre quand même, je me serais suicidée. Je ne le veux pas, et pourtant, à travers de véritables "no man's land" psychotiques, cela me semble de plus en plus inéluctable.

Pressentant sans doute cet abandon, j'avais pris contact avec une analyste une semaine avant que n'éclate cette crise, pour qu'elle soulage ma thérapeute du poids que je pressentais être pour elle. Je suis restée en contact avec cette dernière mais elle ne peut entendre que mes mots et s'efforce de faire parler l'archaïque... qui reste indicible ! Elle souhaite que je prenne des somnifères et m'ouvre à une rage ou une colère que je ne peux, selon elle, manquer de ressentir compte tenu des circonstances.

Je ne ressens aucune rage si ce n'est peut-être celle (mais est-ce de la rage ?) de ne pas vouloir mourir (et qu'on me laisse mourir)... ce qui est une façon de refuser cet abandon. Le seul dans mon histoire auquel j'ai pris le risque de m'exposer, ayant fait en sorte jusque-là, que les autres aient été "nuls et non avendus" (selon les mots de Ferenczi que vous citez). Jamais je ne me suis sentie à ce point clivée et je pressens qu'il me faudra historiquement revenir à un point antérieur à ce clivage, pourtant déjà fort archaïque, pour reprendre une croissance brutalement gelée. Je veux croire que tout n'est pas encore détruit et qu'une vie est possible après le congélateur !

Je déplore le manque de pudeur dont je fais preuve en vous exposant ainsi ma misère existentielle... Il n'est que le sentiment de l'urgence et d'une imminente catastrophe qui m'y pousse. Ayant lu votre ouvrage, je sais qu'au moins théoriquement, vous pouvez comprendre et "rendre analysable" mon histoire. Elle n'est plus élaborable, en tant que telle, par moi-même, même pas, et peut-être surtout pas, symboliquement.

Pouvez-vous me prendre en analyse ? »

Je lui ai répondu, par la même voie :

« Madame, Au lu de votre message, il ne m'est pas possible de savoir si je pourrais vous être de quelque utilité. Mais je peux vous proposer que nous nous rencontrions afin que, de vive voix, nous puissions, l'un et l'autre, nous faire, à ce sujet, une opinion. Aussi, si vous le souhaitez appelez-moi ces jours-ci au... »

Le jour même, cette correspondante écrivait :

« Je suis très touchée que vous ayez répondu à mon message et ce aussi rapidement. Je vous avoue que je n’y comptais guère... et en suis donc surprise. C’est une brèche dans l’enfer psychique dans lequel je m’enfonce depuis quelques 48 heures. Malgré l’engourdissement qui prend possession de moi et qui me semble faire de Paris le terme lointain d’une croisade, je souhaite que nous nous rencontrions... »

Et le lendemain (après qu’au téléphone un rendez-vous eut été fixé pour cinq jours plus tard) :

« Monsieur, Je vous ai investi comme une victime d’un tremblement de terre, coincée sous les décombres, investit le seul sauveteur avec lequel un contact a pu s’établir.

Je ne sais pas plus que vous si vous pourriez m’être de quelque utilité.

Je sens juste que l’urgence c’est de croire que quelque chose puisse avoir lieu et vous êtes le seul lien à ce quelque chose... Cette angoisse-ci a quelque chose d’absolu qui m’empêche de l’élaborer d’une façon ou d’une autre. Je ne peux aller au-delà du sentiment que ma thérapeute si proche, est à la fois totalement inatteignable. Je pourrais dire qu’elle me manque... comme me manquerait une partie de moi, mais quel sens cela aurait-il ? J’ai connu beaucoup de périodes difficiles durant mon parcours thérapeutique, mais ceci n’a pas de correspondant.

Il y a un vide psychique en moi dans lequel ce trauma (je suppose que ça en est un) ne peut s’inscrire. Comme si marchant sur le sable, je ne pouvais, me retournant, constater l’empreinte de mes pas. Comme si cette rupture restait aussi surprenante, intrusive et incroyable qu’au premier instant, comme si elle ne pouvait prendre place dans le passé.

Vous le dire est une façon de garder un contact avec la vie, comme pour ne pas céder à l’engourdissement mortel du froid qui épuise. »

J’ai pensé important de lui répondre encore :

« Madame, Je vous attends lundi prochain pour essayer de chercher ensemble un chemin qui permette que quelque chose puisse avoir lieu. »

Premières rencontres

Au cours du premier entretien, j’apprenais qu’Isabelle (environ 35 ans) était mariée, et avait plusieurs enfants. Elle-même était l’unique enfant inattendu de parents encore étudiants, au moment de sa conception. La profession de son père le nécessitant, ils avaient beaucoup résidé hors de France, avant d’y revenir vers le moment où elle allait commencer ses études secondaires.

Lors de notre rencontre, il y avait cinq ans que sa mère était décédée d’une maladie qui était quasiment attendue comme issue suicidaire. Il n’y avait eu, jusqu’au dernier instant, aucune communication entre elles deux, sa mère s’étant enfermée dans un mutisme irréductible.

Isabelle, ses études universitaires terminées, avait été enseignante. Puis elle s'était orientée vers des pratiques psychomotriciennes. Elle avait débuté une analyse, à 25 ans. Allongée, trois séances par semaine. Elle n'avait jamais prononcé les mots « papa » ni « maman » durant toute son analyse. Elle avait alors le sentiment d'avoir bénéficié d'une enfance heureuse.

Dans un but professionnel, elle avait fait ensuite des thérapies émotionnelle et transactionnelle puis avait commencé des études de psychologie, qu'elle poursuivait actuellement, tout en continuant non seulement d'exercer mais également de remplir des fonctions de direction administrative et financière d'un dispensaire privé.

Alors qu'elle était en thérapie transactionnelle, sa thérapeute lui avait annoncé, fin juin, qu'elle prenait dans une semaine ses vacances pour deux mois. Huit jours ne s'étaient pas passés après le départ de cette thérapeute qu'Isabelle avait ressenti très douloureusement son absence. On lui avait alors donné l'adresse de Carmen. En la voyant pour la première fois, elle lui avait dit : « Je suis cassée mais ne l'ai pas toujours été. » Cette thérapie face à face avait été très intense, avec des séances très fréquentes, parfois presque tous les jours, jusqu'à la rupture au moment où, pensait-elle, elle allait toucher des choses non analysées chez Carmen.

Dès cette séance, je lui avais dit qu'il me semblait que ce transfert en miroir, très important, l'avait propulsée en avant, mais que ce n'était peut-être pas une partie qui lui appartenait en propre, qu'elle perdrait dans la perte de sa thérapeute. Sa résidence près d'une ville universitaire du Sud lui demandant toute une journée pour aller à Paris et revenir chez elle, je lui avais proposé de la voir une fois par semaine en prévoyant un temps assez large pour ces séances. Son généraliste l'avait invitée à me demander s'il n'y avait pas d'inconvénient à ce qu'elle prenne des antidépresseurs. Je lui avais dit que je n'en voyais pas.

Dès le lendemain, courriel :

« Bonjour Monsieur. Je vous confirme que je désire effectivement entamer avec vous le parcours analytique que nous avons évoqué lors de notre rencontre d'hier. Je viendrai donc mardi prochain... »

Le mardi donc, après un quart d'heure face à face, estimant que les échanges préliminaires étaient suffisants, je lui proposai de s'allonger. Ce qu'elle fit. « J'ai peur et me sens totalement impuissante, désirant bouger et incapable de le faire comme si je n'avais plus ni bras ni jambes. Impression d'entendre un cri, d'avoir envie de crier et c'est impossible, sans pour autant que je retienne ce cri.

– Comme si vous aviez été privée de vos moyens d'expression ?

– Ma thérapeute s'appelait Carmen. Est-ce que je peux parler d'elle ? Ce n'est pas que je sois privée de mes moyens d'expression, c'est comme s'ils ne m'étaient d'aucune utilité. Carmen n'habite pas très loin de chez

moi. Je pourrais l'appeler, mais je ne peux pas. Cela me renvoie à quelque chose de beaucoup plus profond... Je me réveille, toutes les nuits, avec ce que je sens maintenant, à la fois le besoin et l'impossibilité de l'appeler... Quand j'ai commencé à travailler avec elle, je sentais le besoin et l'impossibilité de pleurer... Petit à petit c'est venu, et la seule chose qui me reste, c'est que maintenant je pleure. »

Comme elle disait que c'était avec Carmen qu'elle avait découvert le mot « maman », je lui demandai ce qu'elle avait ressenti quand ses enfants, l'un après l'autre, avaient commencé à l'appeler « maman ». Son aîné n'a dit maman qu'à 3 ans et demi ; il ne disait que papa pour appeler son père et sa mère. De même pour le second. Sur ces entrefaites la mère d'Isabelle est morte : « Ça a été un énorme soulagement. » Elle a failli perdre son troisième enfant. « J'ai été confrontée au suicide alors que je n'avais aucune envie de suicide. Je n'ai rien compris sur le moment. Je ne savais pas que c'était une fille mais j'en avais la prescience, et j'en avais très peur car ça me renvoyait à ma non-relation avec ma mère. Et puis elle est née et je me suis sentie mère. Avec cette naissance, j'ai eu trois enfants d'un coup, ma relation avec mes fils a changé.

Et puis j'ai eu très peur, peur pour cet enfant sans savoir pourquoi, sentiment qu'elle allait mourir. » Elle avait 15 jours. Isabelle l'a conduite à l'hôpital. Personne ne la croyait. Quelques heures après, la petite sombrait dans le coma. « Pour la première fois, en quelques heures, j'ai touché à ce que pouvait être une maman, ce que je pouvais être pour elle et que je n'ai jamais connu pour moi.

C'est avec Carmen, poursuit-elle, que j'ai senti pour la première fois la possibilité de crier et c'est avec elle que j'ai construit le mot de "maman" et c'est la première fois que j'ai entendu les deux grands me dire "maman". » Après quoi elle a commencé à s'intéresser professionnellement à la régression. Surmontant sa peur elle a interrogé son père sur les circonstances de sa naissance. Car en se baignant à la piscine, elle avait eu l'impression d'étouffer, de suffoquer, de se noyer dans un océan d'alcool. Elle dit qu'elle en avait le goût dans bouche.

« J'ai questionné papa. Il m'a dit que maman avait fait un épisode éthylique majeur quand elle était enceinte de moi. Cela m'a éclairé sur mon envie de suicide pendant ma grossesse. J'ai eu la conviction que maman a voulu avorter ou a tenté de se suicider. »

Quelque temps après, elle était enceinte de sa deuxième fille. Elle l'avait désirée. « Mais au fond de moi j'étais révoltée, ne me sentant plus capable après tout ce que j'avais donné à ma première fille. C'est alors que j'ai senti le vide, l'absence de maman. Ne plus pouvoir faire la différence entre l'enfant que je portais et l'enfant que j'étais. Qui voulais-je tuer ? »

Carmen, dit-elle, est alors intervenue de façon vitale pour toutes les deux, en étant le désir qu'elle n'avait plus pour elle et pour son enfant.

Elle s'était sentie très oppressée en me disant tout cela, mais avait continué en évoquant le fait que ça avait confirmé ce qu'elle avait dit à Carmen lors de son premier rendez-vous : « Tout n'a pas toujours été cassé en moi. »

« La partie de moi à laquelle j'avais l'impression de n'avoir jamais donné place, pouvait seulement commencer à vivre. La vie n'avait aucune importance pour moi. L'évidence du suicide était toujours là, sans tristesse. Je continue à sentir le besoin d'être inscrite dans le désir de quelqu'un, qui ne peut être que celui de Carmen, pour avoir, moi, ce désir, pour mes enfants. Chaque fois que mes enfants m'appellent maman, je le prends en pleine figure. »

Comme elle m'avait alors fait part de sa terreur, je lui avais demandé si elle avait peur de perdre, en me le disant, ce noyau de filiation et de maternité. Elle avait répondu que, fatiguée, elle n'arrivait plus à réfléchir. Je l'avais invitée à se reposer. « J'ai froid. » Je m'étais levé pour disposer sur elle une couverture et avais prononcé : « C'est la chaleur de votre relation avec Carmen qui... » « Elle me manque », et elle s'était mise à pleurer silencieusement.

« Je crois que depuis trois mois, c'est la première fois que je me repose.

– Se reposer, se poser. Un fort besoin en vous de vous poser quelque part.

– Carmen, la dernière fois, m'a dit : "Si nous étions deux oiseaux, je te mettrais au-dehors du nid en te donnant un coup d'aile. Et quand tu reviendrais au nid, je n'y serais plus." Un coup de couteau. Pour moi, le nid n'avait jamais eu de sens et pendant toute mon enfance et adolescence, je trouvais cela très bien. Maintenant j'ai besoin de me poser. Je peux commencer à croire que ma maison, mon mari et mes enfants peuvent être un endroit stable, mais je n'ai pas de nid en moi pour me poser. J'avais un doudou qui sentait son parfum. Depuis deux mois je me réveille sans cesse. Impression de ne plus dormir parce qu'elle n'est plus dans le nid.

Cela a été une évidence que maman et papa n'ont pas pu s'attacher à moi. Mais je voudrais savoir ce qui s'est passé avec Carmen. Je n'ai pas inventé cette relation avec elle. Qu'est-ce qui s'est passé pour cela ? Elle m'a dit que je l'avais confrontée à quelque chose d'elle, qu'elle m'aimait trop et que du coup elle avait négligé ses propres besoins... »

Au bout de deux heures, elle m'avait demandé si j'acceptais de continuer à travailler avec elle, si je pensais que cela en valait la peine.

Le soir même de son retour après la séance, le lendemain, et deux jours après, Isabelle m'envoyait trois mails auxquels je répondis. Puis un quatrième où elle disait que les précédents avaient été écrits « dans une spontanéité liée à une forme d'urgence », qu'elle ne regrettait pas, « parce que c'était nécessaire ». Elle était maintenant soulagée, apaisée et en même temps épuisée. Elle estimait depuis le premier courriel qu'elle m'avait envoyé, avoir outrepassé ses normes personnelles, sans doute parce

qu'elle avait perçu, à la lecture de mon ouvrage, quelque chose de ma capacité contenante. Son besoin d'être contenue autrement que par elle-même prenait le pas sur tout le reste, dans la relation qu'elle commençait à élaborer avec moi. Pas coutumière, socialement, du laisser-aller, m'écrire comme elle l'avait fait, me rencontrer et continuer de m'écrire quand la nécessité s'en faisait sentir, sans censure, la choquait. Son surmoi était allégrement court-circuité, et ce avant même notre premier contact. Elle avait honte de son attitude mais c'était comme si elle n'avait plus rien à perdre.

Dans ma réponse à ce message, j'avais évoqué les limites entendues comme des bords fournis par l'analyste pour que l'analysant puisse y prendre appui. Et Isabelle, le soir même, disait qu'elle allait se reposer et laisser l'écho de mes mots se déposer.

Au cours de la séance suivante, Isabelle avait parlé, sous diverses formes, de son impossibilité de vivre sans Carmen. Quand elle avait évoqué des moments où elle avait des perceptions à distance de ce que faisait ou qui arrivait à Carmen, avec l'impression de devenir folle, car cela s'avérait exact, et qu'elle m'avait demandé d'où cela pouvait venir, j'avais prononcé les mots « folie à deux ». J'avais, entre autres, souligné que la séparation de Carmen était toujours, pour elle, inadmissible.

Rentrée chez elle à une heure du matin, elle m'avait demandé si j'allais, moi aussi, la lâcher parce que je mettais en doute sa capacité à me faire confiance. Ce n'était pas un épisode de « folie à deux ». S'il y a eu délire, il était, pensait-elle, de son côté. Et elle n'était d'ailleurs pas d'accord avec ces termes de délire ou d'épisode psychotique délirant. Le vrai délire, le dangereux, était celui de sa mère qui avait vécu sans contact avec elle-même. Elle avait besoin de Carmen pour retrouver ce chemin dont elle avait oublié la trace, et besoin de moi pour l'y accompagner. Elle avait donné tout ce qu'elle pouvait pour admettre l'inadmissible. Si la seule solution était maintenant d'admettre docilement l'inadmissible, d'accepter d'avoir été son « erreur » et de fuir en avant pour survivre, alors non, elle ne pouvait plus. Il lui fallait retrouver cette certitude et cette sécurité d'être, qu'elle contractait en sa présence. Elle me demandait si je gardais encore le désir de tracer des bords pour qu'elle y prenne appui. Serait-elle capable encore de s'appuyer ? C'est maintenant qu'elle risquait la folie.

Dès midi, je lui avais répondu : « Dans votre message pointe que sont inadmissibles non seulement la séparation de votre thérapeute mais également les propos que je vous ai tenus à cet égard. Ce pourquoi vous mettez en doute votre capacité à me faire confiance.

Vous n'admettez pas "folie à deux" en disant "s'il y a eu délire... en principe, dans un cadre thérapeutique". Je pense, même si vous trouvez cela inadmissible, que vos dires décrivent l'incapacité dans laquelle s'est trouvée votre thérapeute de maintenir un cadre thérapeutique, quand bien même cela a eu des effets positifs voire fondateurs pour vous. Ce que vous en rapportez, dit qu'elle a été dépassée dans et par son propre transfert.

Winnicott appelait moment délirant normal, l'identification "presque" totale de la mère à son bébé lors de la "préoccupation maternelle primaire", mais la mère garde cependant le sentiment qu'elle et le bébé sont deux, alors que l'expérience du bébé est de "ne faire qu'un". De même, l'analyste dans les moments de régression d'un analysant revenant à cet état primaire, doit pouvoir "faire un" avec l'analysant, tout en gardant bien, en lui, le sentiment qu'il est une autre personne, séparée, et que ses propres besoins ne sont pas ceux de l'analysant. Dans ce que je vous ai entendu dire de la relation établie entre Carmen et vous, elle n'a plus pu, à un certain moment, distinguer ses besoins des vôtres, plus de distinction entre la mère et le bébé. Il n'y avait donc plus, dans la réalité, de cadre thérapeutique même s'il demeurait "en principe". C'est ce que j'appelle une "folie à deux". Un délire n'est pas mauvaise chose en soi, ce peut être, au contraire, un moment productif, créatif, mais à la condition expresse que l'autre qui accepte que le délire lui soit adressé, sache garder un minimum d'écart pour ne pas entrer, de son côté, dans la folie à deux, qui loin d'être productive, devient une défense organisée contre une angoisse d'annihilation...

Au-delà du désaccord sur l'emploi des termes, ce qui demeure, je crois, inadmissible pour vous, est votre sentiment que mes propos remettent en question et donc pourraient blesser ce qui pour vous, a été fondamental, dans ce que vous avez pu toucher d'un noyau de vie en vous, en gardant la conviction que ce noyau de vie ne pourrait subsister et se développer que dans le contact de la présence de Carmen. Je ne mets pas en question ce qui a pu être touché en vous, au contraire, mais je ne peux pas non plus ne pas vous dire ce que j'entends de ce qui a mis en échec le processus amorcé, du fait de l'incapacité de Carmen à maintenir le cadre dont vous aviez besoin.

La confiance ne peut pas reposer sur un leurre. Elle requiert la fiabilité de l'autre à qui on accorde sa confiance. Et la fiabilité exige qu'il ne dise que ce qu'il pense vrai. Je pense, de fait, que vous avez un besoin urgent de retrouver la sécurité que vous aviez contractée en la présence de Carmen. Mon désir de tracer des bords pour que vous puissiez y prendre appui et retrouver cette sécurité, n'est pas remis en question. Mais en ce moment me demandez-vous ces bords, ou bien attendez-vous que je façonne des bords pour Carmen afin que vous puissiez la retrouver ? Me demandez-vous de "vous reprendre là où elle vous a abandonnée" ou me demandez-vous de l'amener, elle, à vous reprendre ? "Où suis-je ?" vous demandez-vous à la fin de votre message. Il me semble que vous demeurez, en ce moment, suspendue dans cette alternative. Mais ceci ne peut en rien entraîner que je vous lâche. Je suis là, qui vous attend. »

Au cours de l'après-midi du même jour, elle avait écrit qu'elle s'était rendu compte hier, en arrivant chez moi, que d'une part elle souhaitait que je sois plus proche d'elle pendant la séance, mais qu'elle était incapable de

me le demander, et que d'autre part la distance géographique et le calendrier « à trous » de nos rencontres l'angoissaient.

À propos de mon mail dont elle me remerciait, ce qui était inadmissible, c'était la séparation, pas mes propos. Elle me remerciait de lui dire ce que j'entendais de ce qui avait mis en échec le processus et pensait que j'avais raison. C'était difficile à entendre parce que, alors qu'elle avait encore toute confiance en Carmen, elle percevait assez lucidement cette absence de cadre et l'y avait confrontée.

Ce que je décrivais de ce cadre « en principe thérapeutique » correspondait à la réalité telle qu'elle l'avait perçue. Mais elle avait eu le sentiment que mes propos remettaient en question la valeur de Carmen et donc blessaient ce qui pour elle avait été fondamental dans son contact avec Carmen. Ceci n'était pas admissible, était douloureux et l'ouvrait au vide de l'absence, et à ce titre c'était insupportable. Remettant en question la capacité de Carmen à maintenir un cadre thérapeutique, c'était comme si je remettais en question sa capacité à vivre une régression dans un cadre thérapeutique. Elle savait que c'était une projection et que c'était elle qui doutait de sa capacité à me faire confiance. Non pas à cause de moi ou de mes propos mais dans la résistance qui l'habitait. Elle avait peur et pourtant sentait l'urgence de retrouver de la confiance, en elle, en l'autre, dans la relation.

Elle se disait ambivalente par rapport à Carmen et par rapport à moi. Elle voulait, de fait, que j'amène Carmen à la reprendre en façonnant pour Carmen un cadre qui la rassure, et elle voulait aussi qu'elle disparaisse hors et loin de sa vie. Elle voulait que je la « borde » et elle m'en voulait déjà de le faire parce que ça ne manquerait pas de la séparer d'elle, à tout le moins de l'obliger à choisir « son camp ». Même si c'était ridicule compte tenu de l'attitude de Carmen, elle se vivait comme devant être loyale, et, au moins, pouvoir continuer d'être fidèle.

Elle disait encore son besoin de pleurer dans les bras de Carmen, pas seule, mais entourée, corporellement contenue. Elle n'avait pas perçu jusque-là qu'elle était revenue si loin en arrière, qu'à nouveau il lui faille une telle présence physique sans savoir si c'était une présence physique ou si c'était celle de Carmen en particulier. Elle envisageait de faire quelques séances d'haptonomie : il lui semblait que cela pourrait étayer ma présence qu'elle sentait comme bien réelle mais tellement lointaine et elle me demandait ce que j'en pensais.

Et trois heures après, m'était parvenu encore un message par lequel elle voulait juste me dire qu'elle était apaisée. C'était la deuxième fois que ça lui arrivait en lien avec moi et elle en était contente car c'était un signe d'une confiance qui se cherchait et s'amorçait malgré tout. Ce que j'avais écrit de la « folie à deux » donnait un sens à la séparation avec Carmen, qui avait le mérite de ne rien démolir de la profondeur de ce qui avait eu des effets positifs, voire fondateurs.

J'avais répondu brièvement au cours de la soirée en terminant par un mot sur le fait que je ne voyais pas d'inconvénient aux séances d'haptonomie qui lui avaient déjà été précieuses lors de ses grossesses.

Un certain nombre d'obligations l'empêchant de venir à Paris pendant les semaines suivantes, l'analyse – si je peux dire ainsi – va se poursuivre, pendant ce temps, par le biais des mails.

Huit jours après, au milieu de la nuit, elle avait écrit qu'elle ne souhaitait pas m'importuner à nouveau, mais qu'elle le faisait quand même car elle n'allait pas bien, harcelée par le souvenir de Carmen et par une forme de colère qu'elle vive quelque part sans le moindre souci d'elle. Taradée par sa souffrance, la nuit elle avait l'impression que sa vie n'avait plus de sens. Pourquoi Carmen lui avait-elle fait tant de mal ? Comment et quand allait-elle pouvoir en sortir ?

Je lui avais répondu, douze heures plus tard, que je croyais qu'elle pourrait s'en sortir lorsqu'elle parviendrait à accepter cette séparation imposée brutalement à un moment où elle n'y était pas prête. « Quand vous ne serez plus entièrement régie par l'envie de la revoir et par votre révolte contre son refus, vous pourrez vous rendre compte que ne sont pas réduites à rien ces années et s'effaceront les sentiments d'être abusée... Il m'importe que vous ne vous laissiez pas entraîner par votre colère contre Carmen au point de la retourner aussi violemment contre vous... Résolu à vous accompagner dans votre chemin vers la vie, je ne le suis pas moins à m'en prendre à cette forme de destructivité... »

Le soir même, elle reprenait en disant qu'elle ne vivait plus dans l'envie de la revoir. Elle avait accepté l'hypothèse de « folie à deux ». Il est alors évident qu'il est nécessaire et urgent de couper leur relation qui devenait dangereuse pour elles deux. Elles vivaient une sorte de fusion, et tous les souvenirs qui lui revenaient maintenant corroboraient cela, l'une et l'autre coincées dans une spirale inflationniste de manque et de présence où les limites extérieures n'existaient plus et où leurs propres frontières, même corporelles, se dissipaient. Ce qui lui était insupportable était que Carmen l'ait rejetée sans explication. Elle l'avait confrontée durant presque trois ans à sa difficulté à prendre le risque de l'aimer et de se laisser aimer par elle d'une part, à sa difficulté à s'engager totalement dans la confiance d'autre part. Chaque fois qu'Isabelle lui avait posé la question du cadre ou de ses compétences, Carmen avait interprété cela comme un transfert négatif ou une résistance. Elle se rendait compte maintenant qu'elle essayait juste de mettre des mots sur cette spirale fusionnelle qu'elle pressentait vaguement et qui générait tant d'angoisses. Angoisses des derniers mois qui l'épuisaient et ont disparu du jour où elle ne l'a plus vue. Elle croyait avoir intégré et accepté que cette rupture ait été inéluctable et indispensable. Mais la façon dont Carmen lui disait maintenant (textuellement) : « Désolée, je me suis trompée, c'est rare mais ça arrive », ne respectait ni son déchirement ni sa confiance archaïque d'enfant pour celle qui l'avait encouragée à la vivre